

Séminaire Enseigner les faits religieux dans une école laïque

Atelier : Faits religieux, sciences, philosophie

Jean-Louis Poirier – Inspecteur général de l'éducation nationale – groupe Philosophie

On pourrait tenter d'examiner deux démarches critiques possibles, et esquisser une réflexion :

La *critique* qui écarte et rejette, et désigne précisément le fait religieux, tenu pour irréductible à la raison, en lui refusant son sens ou en le méconnaissant. Tradition issue, chez nous, de l'héritage des Lumières, et pour une part des débuts de la III^{ème} République. On pourra soutenir l'analyse en étudiant un texte de Kant (voir ci-dessous).

Mais il existe aussi une *critique* de nature plus compréhensive, héritée de la relecture et de l'exégèse des textes scripturaires telle qu'elle commença à être pratiquée au XVII^{ème} siècle (par exemple avec le Père Simon). Une telle approche repose sur une connaissance du fait religieux en son historicité et en sa positivité et le comprend donc en un sens, rapporté à son contexte, qui efface toute contradiction par rapport au savoir scientifique, susceptible d'être décontextualisé. On explique les croyances et les représentations pour ce qu'elles sont -des produits de l'imagination-, non comme si elles portaient le vrai. Interpréter l'Écriture, dit Spinoza, ce n'est pas chercher de façon délirante à l'accorder avec la raison ou la science, c'est la rapporter aux conditions historiques de sa production, sur lesquelles justement elle nous instruit. Ce n'est pas là détruire la religion, mais la comprendre, et admettre que le contenu représentatif des religions est étranger à la science et au vrai, et, par là, ne saurait s'y opposer. On travaillera sur ce point quelques textes de Spinoza et l'exemple de la méthode de Maimonide (voir *dossier* page 3).

Enfin on peut aussi tenter de donner son droit à une voie plus problématisante, peut-être plus ouverte : car le rapport de la philosophie et du fait religieux est pluriel et complexe, notamment lorsqu'on ne peut faire abstraction des enjeux.

Évoquons à ce sujet deux situations :

Le renversement des rôles : l'exemple du thème de l'immortalité de l'âme est instructif. Comme pour quelques autres thèmes (Dieu lui-même, sans doute), il est clair que la croyance chrétienne en l'immortalité de l'âme tire avec elle l'importation d'un élément théorique venu de la philosophie (élaboré principalement par Platon) dans l'expression doctrinale de la foi chrétienne à travers son appareil dogmatique (la présence d'un tel thème n'étant en rien évidente dans les Écritures — qui

parlent de «la vie éternelle», ce qui n'est pas la même chose —, et ne se trouvant pas clairement, du reste, dans les autres religions monothéistes). La rencontre de la philosophie grecque et de la religion chrétienne n'a pas été à sens unique...En quoi, la philosophie peut retrouver, au fond de tel fait religieux, tel fait philosophique.

Les trois humiliations : Copernic, Darwin, Freud, comme le rappelle ce dernier dans une page célèbre de *L'Introduction à la psychanalyse*. De quoi faut-il consoler l'homme? De ne pas être le centre de l'univers, d'être un animal parmi les autres, de ne pas être le maître dans sa propre conscience ? Royautés perdues qui semblaient portées par l'enseignement biblique. Mais il y a un malentendu : car la leçon de l'astronomie copernicienne n'est pas que l'homme n'est pas le centre du monde, ni celle de Darwin qu'il n'est pas le centre de la création, etc. La science se présente comme une description objective, dans une nature neutre. En fait, ce qu'elle rend impossible est une fausse fierté, exactement déplacée, celle qui confère une valeur religieuse à l'ordre cosmique ou biologique, ou psychique, ce qui renvoie à une remise de chacun en sa vérité. Il n'y aurait aucune gloire à tirer d'occuper le centre du monde, et ce que les sciences nous apprennent, c'est que, à perdre cette position, nous ne perdons rien, si ce n'est un orgueil déplacé. Il y a la même illusion à croire que la religion s'oppose à la science et à croire que la science s'opposerait à la religion. Ni l'astronomie, ni la théorie de l'évolution, ni la psychanalyse ne sont impies. Ce qu'elles nous apprennent n'est humiliant que pour qui croit que ces faits sont religion. La leçon critique est donc la suivante : la théorie de l'évolution ne porte pas atteinte à la dignité de l'homme, elle définit simplement sa place parmi les espèces, et pareillement Copernic ou Freud, définissent la place de la Terre ou la topographie du psychisme humain. Mais cela nous apprend aussi qu'il ne va pas de soi de ne pas opposer science et religion.

Par rapport à l'enseignement du fait religieux, peut-être faut-il attendre de la philosophie qu'elle réaffirme et reprenne constamment cet effort critique de clarification : savoirs et représentations religieuses n'ont pas à s'accorder, parce qu'ils ne peuvent rien l'un contre l'autre, ni se réfuter, ni se corroborer, n'étant pas du même ordre.

DOSSIER

1) La critique historique :

SPINOZA

Une autre difficulté dans cette méthode provient de ce qu'elle exige la connaissance historique des circonstances particulières propres à tous les livres de l'Écriture, connaissance que très souvent nous n'avons pas. De beaucoup de livres en effet nous ignorons complètement les auteurs ou (si l'on préfère) nous ignorons quelles personnes les ont écrits, ou encore nous avons à leur sujet des doutes, comme je le montrerai abondamment par la suite. En second lieu nous ne savons pas non plus à quelle occasion et en quel temps ces livres dont nous ignorons les véritables auteurs ont été écrits. Nous ne savons pas davantage en quelles mains tous ces livres sont tombés, de qui proviennent les manuscrits originaux où tant de leçons différentes se sont trouvées si enfin de nombreuses autres leçons ne se rencontraient pas dans des manuscrits d'une autre provenance. J'ai brièvement indiqué en son lieu de quelle importance étaient toutes ces circonstances. J'ai cependant omis à dessein certaines considérations que j'ajouterai ici. Quand nous lisons un livre contenant des choses incroyables et non percevables, ou encore un livre écrit dans des termes extrêmement obscurs, si nous ne savons qui en est l'auteur, en quel temps et à quelle occasion il a été écrit, c'est en vain que nous cherchons à en connaître le sens. Dans l'ignorance où nous sommes de toutes ces circonstances, nous ne pouvons du tout savoir quelle était ou quelle a pu être l'intention de l'auteur; au contraire, quand nous connaissons exactement tout cela, nous réglons nos pensées de façon à être libres de tout préjugé, je veux dire que nous n'accordons à l'auteur ou à celui pour qui il a écrit, rien de plus ni de moins que ce qu'il mérite et nous ne nous représentons d'autres objets que ceux que l'auteur a pu avoir dans l'esprit. Cela, je pense, est évident pour tous. Très souvent il arrive que nous lisions des histoires très semblables dans des livres différents et que nous en jugions très diversement par suite de la diversité des opinions que nous avons des auteurs. Je sais avoir lu dans un certain livre qu'un homme portant le nom de Roland furieux avait accoutumé de monter un monstre ailé dans l'air, de voler par toutes les régions à sa guise, de massacrer à lui seul un très grand nombre d'hommes et de géants et autres choses fantastiques du même genre que l'esprit ne perçoit en aucune façon. J'avais lu dans Ovide une histoire très semblable se rapportant à Persée et une autre enfin dans les livres des juges et des Rois sur Samson (qui seul et sans armes massacra mille hommes) et sur Elie qui volait dans les airs et finit par gagner le ciel avec des chevaux et un char de feu. Ces histoires, dis-je, sont très semblables; cependant nous portons sur chacune d'elles un jugement bien différent : le premier auteur n'a voulu écrire que des frivolités; le second, des choses ayant un intérêt politique ; le troisième, des choses sacrées. Nous ne nous persuadons cela qu'en raison de l'opinion que nous avons des auteurs. Il est ainsi établi que la connaissance des

auteurs qui ont écrit des choses obscures ou inintelligibles est nécessaire avant tout pour l'interprétation de leurs écrits. Pour les mêmes causes nous ne pouvons, parmi les différentes leçons d'un texte rapportant des histoires obscures, choisir la vraie, qu'autant que nous savons de qui proviennent les manuscrits originaux où se rencontrent ces leçons, et si de nombreuses autres leçons ne se sont pas trouvées dans d'autres manuscrits provenant d'hommes d'une autorité plus grande. [...]

Il n'en est pas de même à l'égard des choses que nous pouvons saisir par l'entendement et dont nous formons aisément un concept : les choses qui de leur nature se perçoivent aisément, on ne peut jamais les dire si obscurément qu'elles ne soient facilement entendues, conformément au proverbe : *à celui qui entend, une parole suffit*. Euclide, qui n'a écrit que des choses extrêmement simples et hautement intelligibles, est aisément explicable pour tous et en toutes langues; pour saisir sa pensée, en effet, et être assuré d'avoir trouvé le vrai sens, point n'est besoin d'une connaissance entière de la langue où il a écrit; une connaissance très commune et presque enfantine suffit; inutile aussi de connaître la vie de l'auteur, le but où il tendait et ses moeurs, de savoir en quelle langue il a écrit, pour qui, en quel temps, non plus que les fortunes du livre, les diverses leçons du texte et enfin quels hommes ont décidé de le recueillir. Ce que je dis d'Euclide, il faut le dire de tous ceux qui ont écrit sur des matières qui de leur nature sont percevables. Nous concluons donc que nous parviendrons très facilement, par la connaissance historique de l'Écriture telle que nous pouvons l'établir, à saisir la pensée de l'Écriture quand il s'agira d'enseignements moraux et que nous en connaîtrons dans ce cas le sens avec certitude. Les enseignements de la piété vraie s'expriment en effet avec les mots les plus usités, parce qu'ils sont très communs et non moins simples et faciles à entendre ; comme d'ailleurs le salut véritable et la béatitude consistent dans le repos de l'âme et que nous ne pouvons trouver le vrai repos que dans ce que nous connaissons très clairement, il est évident que nous pouvons saisir avec certitude la pensée de l'Écriture ayant trait aux choses essentielles au salut et nécessaires à la béatitude. Il n'y a donc pas à s'inquiéter du reste, puisque, ne pouvant le saisir le plus souvent par la Raison et l'entendement, nous devons le tenir pour plus curieux qu'utile. [...]

Maïmonide eut une tout autre manière de voir ; d'après lui chaque passage de l'Écriture admet plusieurs sens et même des sens opposés, et nous ne pouvons savoir quel est le vrai sens d'aucun passage, qu'autant que nous savons qu'il ne contient rien, tel que nous l'interprétons, qui ne s'accorde avec la Raison ou qui lui contredise. S'il se trouve, pris dans son sens littéral, contredire à la Raison, tant clair paraisse-t-il, il faut l'interpréter autrement. C'est ce qu'il indique très clairement au chapitre xxv, partie II, de son livre *More Nebuchim* ; il dit en effet :

Sachez que nous ne refusons pas de dire que le monde a été de toute éternité à cause des textes qui se rencontrent dans l'Écriture au sujet de la création du monde. Car les textes enseignant que le

monde a été créé ne sont pas plus nombreux que ceux qui enseignent que Dieu est corporel, et rien ne nous empêcherait d'expliquer ces textes relatifs à la création du monde ; nous n'aurions même pas été embarrassés pour les interpréter en procédant comme nous l'avons fait quand nous avons rejeté l'attribution à Dieu d'un corps ; peut-être même l'explication eût-elle été, beaucoup plus facile et plus commode, et nous aurions pu admettre l'éternité du monde avec moins de peine qu'il n'en a fallu pour rejeter dans notre explication de l'Écriture cette attribution d'un corps au Dieu que nous bénissons. Je ne l'ai pas voulu cependant et je refuse de le croire (que ce monde soit éternel) et cela pour deux raisons : 1° On démontre clairement que Dieu n'est pas corporel, il est donc nécessaire d'expliquer tous les passages dont le sens littéral contredit à cette démonstration ; car nécessairement il existe en pareil cas une explication (autre que la littérale). Au contraire nulle démonstration ne prouve que le monde soit éternel ; il n'est donc pas nécessaire de faire violence aux Écritures pour les accorder avec une opinion simplement spécieuse, et à laquelle nous avons quelque raison au moins d'en préférer une contraire. 2° Croire que Dieu est incorporel n'a rien de contraire aux croyances sur lesquelles se fonde la Loi, etc., tandis que croire le monde éternel, comme l'a fait Aristote, c'est enlever à la Loi son fondement.

Telles sont les paroles de Maïmonide par où l'on voit bien ce que nous venons de dire : s'il était rationnellement établi pour lui que le monde est éternel, il n'hésiterait pas à faire violence à l'Écriture et à l'expliquer de façon qu'elle parût l'enseigner. Bien plus, il serait incontinent assuré que l'Écriture, quoi qu'elle pût protester, a voulu enseigner l'éternité du monde. Il ne pourra donc être assuré du vrai sens de l'Écriture, tant clair soit-il, aussi longtemps qu'il pourra douter de la vérité de ce qu'elle dit et que celle-ci ne sera pas établie à ses yeux. Aussi longtemps en effet que cette vérité n'est pas établie, nous ne savons si ce que dit l'Écriture s'accorde avec la Raison ou lui contredit, et nous ignorons conséquemment si le sens littéral est vrai ou faux. Si cette manière de voir était la vraie, j'accorderais absolument que nous avons besoin, pour interpréter l'Écriture, d'une Lumière autre que la Naturelle. Car presque rien de ce que contient l'Écriture ne peut se déduire des principes connus par la Lumière Naturelle (ainsi que nous l'avons déjà montré); la Lumière Naturelle est donc impuissante à rien établir concernant la vérité de la plus grande partie de ce contenu et conséquemment aussi du vrai sens et de la pensée de l'Écriture. Nous aurions besoin pour cela d'une autre lumière.

Traité Théologico-Politique, ch. VII, pp. 150 et suivantes.

2) La tradition des Lumières :

KANT

Car si Dieu parlait vraiment à l'homme, celui-ci cependant ne peut jamais savoir si c'est Dieu qui lui parle. Il est absolument impossible qu'au moyen des sens, l'homme puisse saisir l'être infini, le distinguer des êtres sensibles et le reconnaître à quelque signe. □ Mais que ce puisse ne pas être Dieu dont il croit entendre la voix, de cela il peut bien se convaincre en quelques cas ; car si ce qui lui est, dans ces cas, proposé, est contraire à la loi morale, quelque majestueux que puisse lui paraître le phénomène et dépassant même toute la nature, il faut bien qu'il le considère comme une illusion (1).

Le Conflit de Facultés, Première section, p. 75 (Vrin).

1. On peut se servir, comme exemple, du mythe du sacrifice qu'Abraham voulait faire en immolant et brûlant son fils unique sur l'ordre divin (même, sans le savoir, le pauvre enfant dut apporter le bois). A cette prétendue voix divine, Abraham aurait dû répondre: « Il est très certain que je ne dois pas tuer mon bon fils; mais je ne suis pas certain que tu sois Dieu, toi qui m'apparais, ni ne saurais le devenir, même si cette voix retentissait, descendant du ciel (visible). »

3) Science, philosophie, religion :

DARWIN

[...] j'ai été absorbé depuis mon retour par un travail des plus présomptueux : en fait, je ne connais personne qui ne dût le déclarer déraisonnable. J'ai été tellement frappé de la distribution des organismes des Galapagos, etc., et du caractère des mammifères fossiles d'Amérique, etc., que je me suis décidé à collectionner aveuglément tous les faits *qui* se rapportent en quelque façon aux espèces. J'ai lu des monceaux de livres d'agriculture et d'horticulture, et je n'ai jamais cessé de collectionner les faits. Des rayons de lumière sont enfin venus, et je suis presque convaincu (contrairement à l'opinion que j'avais au début) que les espèces ne sont pas immuables (je me fais l'effet d'avouer un meurtre).

à Hooker : 11 janvier 1844, *Correspondance*, I, 498-499.

BLUMENBERG

Dans la Bible de bord que Charles Darwin transporta avec lui autour du monde, de 1831 à 1836, sur le *Beagle*, était inscrite la date de la création du monde: le 23 octobre de l'an 4004 avant la naissance du Christ, à neuf heures du matin.

La Bible de bord de Darwin, in *Le souci traverse le fleuve*, p. 53.